

6

LE PRIX

DE FOLIE

Vaudeville en un Acte.

PAR

K
M. ÉTIENNE ARAGO ;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,

sur le

THÉÂTRE NATIONAL DU VAUDEVILLE,

LE 31 DÉCEMBRE 1833.

—
Prix : 1 fr. 50.
—



PARIS

DUVERNOIS, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, GALERIE DES PROUES, 51 ET 52,

ANCIENNE MAISON PONTHEU ET LEVASSEUR.

1834

Personnages :

BIDARD, *président de l'Académie*,
L'ELLÉBORE, *médecin*,
CLICHET, }
POUDRET, }
DUFLOT, *actionnaire*, }
BERTHOLETTA, }
FRANCONI, }
MAESTRO, }
UN EMPEREUR ROMAIN, }
BERTRAND, }
M^{me} PHILIBERT, }
UN BOULANGER, }
LE VAUDEVILLE, }
UN CLOUTIER,
UN OUVRIER CHANDELIER,
UN TAILLEUR,
UN CHEF DE PELOTON DE
L'OPÉRA,
M. LOISSET,
MARIE TUDOR,

Acteurs :

M. LEPEINTRE.
M. DEROUVÈRE.
M. BERNARD.
M. LAFONT.
M. MATHIEU.
M. BALARD.
M^{me} THÉNARD.
M^{me} ALBERT.
M^{lle} MAYER.
M^{lle} ADÈLE.
M^{lle} CÉCILE.
M^{lle} ATALA.
M. OTTERNEAU.
M^{me} LACAZE.



LE PRIX DE FOLIE.

(Le théâtre représente l'antichambre de la maison des fous.)

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ELLEBORE, *sortant vivement par une petite porte de côté;*
on entend crier : A la porte ! à la porte !

Que le diable les emporte ! ils ont déchiré mon habit... L'on ne cueille pas que des roses dans le métier de médecin des fous... Il faut avouer qu'ils ont aujourd'hui une manie fort originale... ils se sont érigés en Académie... ils ont transformé le jardin en salle de séances... et par opposition au prix Monthyon, ils veulent décerner un prix de folie... C'est ma faute aussi... j'avais songé à les guérir par les distractions, par les plaisirs ; je les ai conduits à l'Académie, ils s'y sont ennuyés ; je les ai conduits au spectacle... en loges grillées, bien entendu, ils s'y sont endormis... Je leur ai fait lire tous les journaux, ils sont devenus stupides (mes malades). C'est justement mon expédient qui a achevé de leur tourner la tête ! mais ne les contrarions pas ; laissons les fous singer les corps savans ; après tout, c'est une représaille qu'il serait injuste de blâmer... Nous verrons ce qui adviendra. (*Il sort.*)

(Le théâtre change et représente une salle d'audience ; on voit sur les bancs divers objets en guise d'académiciens, tels que traversins, cruches, citrouilles, un bocal de cornichons, bûches, un melon, plusieurs perruques, un homard, une girouette, une momie, etc., etc.)

SCÈNE II.

BIDARD, *il est habillé en académicien ; son habit est chargé de guirlandes de verdure ; il a sur la tête une couronne.*

AIR :

Suivez bien nos débats,
 Vous que le génie éclaire,
 Suivez-bien nos débats,
 Car vous êtes, je l'espère,
 Une académie austère,
 Noble, indépendante et fière,
 Enfin comme on n'en voit guère,
 Enfin comme on n'en voit pas.

Messieurs ! l'Académie française s'est arrogé un droit insupportable, celui de récompenser la vertu, dans les deux sexes de l'espèce humaine. Vous qui composez la 6^e classe de l'Institut, classe bien plus intelligente que les autres, vous avez formé le projet d'enfoncer l'Académie (grâce à ses propres efforts, c'est une chose aux trois quarts faite.) En ma qualité de président de notre assemblée, j'ai fait annoncer à son de trompe...ette, que le grand jugement serait rendu aujourd'hui. Vous allez voir comparaître devant vous tous ceux qui ont des prétentions à la récompense en question, je vous demande le plus grand silence... Bien ! vous ne dites rien, je n'en attendais pas moins de vous.

AIR : *du piège.*

Je crois que c'est assez bien vu,
 Pour enfoncer l'Académie,
 Elle récompense la vertu,
 Donnons un prix à la folie ;
 Les sujets ne manqueront pas,
 Car nous sommes bien sûrs, je pense,
 D'avoir parmi nos candidats
 Une plus large concurrence.

Eh ! mon Dieu, il me semble que voilà déjà quelqu'un qui se présente.

SCÈNE III.

BIDARD, DUFLOT.

DUFLOT.

Monsieur, mille pardons!

BIDARD.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que cet homme là?... Est-ce que ce serait un candidat?

DUFLOT.

Monsieur, on m'a dit que c'est ici qu'on établissait ses titres à la fameuse couronne... que vous savez.

BIDARD.

Moi et mes collègues, nous sommes ici pour cela... mais qui êtes-vous?

DUFLOT.

Je ne vous cacherai pas que je suis l'un des actionnaires de la salle Vantadour.

BIDARD.

Ah! diable! diable! voilà un homme qui a des droits. (*aux Académiciens*) Messieurs, attention!

DUFLOT.

Vous voyez au luxe que je déploie quel a été jusqu'ici le succès de ce grand bâtiment qui compte plus de moëllons qu'il n'a jamais contenu de spectateurs.

BIDARD.

C'est vrai! c'est vrai!

DUFLOT.

Alors nous avons eu une idée.

BIDARD.

C'est possible! il y a des gens qui en ont.

DUFLOT.

Cet édifice, ce bâtiment, ce monument, comme vous voudrez l'appeler, ne servant absolument à rien, nous nous sommes dit : Il faut en faire quelque chose, il faut en faire un théâtre.

BIDARD.

Encore un!

DUFLOT.

Nous avons donc eu une des idées les plus ingénieuses qui aient jamais germé dans un cerveau humain... Je ne vous cache pas que nous allons représenter le naufrage réel, les vaisseaux seront tous mouillés par en bas avec de l'eau véritable et épurée... la tempête, grandeur naturelle; mon pauvre ami, nous aurons des poissons vivans tels que baleines, requins, souffleurs, phoques et sardines.

BIDARD.

Ah! ça... et avec tous ces poissons-là, vous comptez ouvrir?...

DUFLOT.

Au mois d'avril.

BIDARD.

Cela me paraît l'époque convenable pour le privilège qu'on vous a donné...

DUFLOT.

AIR: *Quel art plus noble et plus sublime.*

On verra s'sauver à la nage
Des matelots anglais en cal'con;
On verra prendre à l'abordage
Un' frégat' de quarant' canons;
Puis quand la frégat' sera prise,
On la coul'ra... tout tomb' dans l'eau.

BIDARD.

C'est bien. (*A part*) Mais gar' que l'entreprise
N'accompagne un jour le vaisseau!

Et quel nom comptez-vous donner à cette manufacture de combats navals?

DUFLOT.

Nous sommes bien divisés d'opinions là-dessus... les journaux nous ont qualifiés de *théâtre nautique*; mais je dis, moi, que ce mot de nautique n'est pas très-connu du petit peuple... j'avais pensé à *théâtre fait d'eau*.

BIDARD, *étonné.*

Comment! *théâtre Feydeau?*... Mais... ah!... *théâtre fait d'eau.* Bien, bien ;... ça n'est pas mal... c'est assez joli.

DUFLOT.

N'est-ce pas? J'ai dit : Ça rappellera des souvenirs agréables à l'Opéra-Comique...

BIDARD.

C'est clair, avec vos idées de naufrage et de couler à fond, il y a de l'analogie.

DUFLOT.

Un titre qui me souriait encore bien, c'était celui de *théâtre aqueux.*

BIDARD.

Très-bien... fort joli... je trouve même qu'il enterre l'autre.

DUFLOT.

Mais voici l'obstacle... si le public ne vient pas, il n'y aura pas de queue. Alors, cela aurait l'air d'un misérable calembourg, et je ne voudrais pas faire rire à mes dépens.

BIDARD.

Il est peut-être un peu tard pour cela.

DUFLOT.

AIR: *Ah! que de chagrins dans la vie.*

J'espère conquérir l'estime
 Sur mes vaisseaux je vais prendre l'élan;
 Je vais, Franconi maritime,
 Exécuter ce projet de géant.
 Acrobate de l'Océan!
 Daigne le Ciel entendre ma requête!
 Puissent chez nous, malin navigateur,
 Les siffemens de la tempête
 Être plus forts que ceux des spectateurs!

BIDARD.

Vous pleurez, mon respectable ami?

DUFLOT.

Oui, quand je pense à notre entreprise, je suis horriblement attendri ; nous sommes tous comme ça.

BIDARD.

C'est par crainte?

DUFLOT.

Non, c'est par calcul.

BIDARD.

Je n'ai pas le plaisir de comprendre.

DUFLOT.

Air du Vaudeville des maris ont tort.

C'est assez naturel, je pense,
 Qui pourrait nous désapprouver?
 Oui, nous pleurons par prévoyance;
 Un tuyau peut v'nir à crever,
 On n'sait pas c'qui peut arriver.
 Ce sont des pleurs bien salutaires,
 Si l'eau nous manquait un beau soir,
 Les larmes des actionnaires
 Alimenteraient le réservoir.

BIDARD.

Mon cher Monsieur, plus je vous écoute, plus je vois que vous avez des droits très-réels à la couronne que je dois placer sur le front du plus grand insensé de l'époque.

DUFLOT.

Monsieur le président, je vous remercie de l'honorable préférence que vous semblez m'accorder ; dites-moi, je vous prie, où prend-on les coucous de Charenton ?

BIDARD.

Parbleu ! à la porte Saint-Antoine ; vous avez affaire là ?

DUFLOT.

Oui, je n'ai pas encore placé toutes mes actions, et on m'a fait espérer...

BIDARD.

Ah ! malin, je vous y prends !... vous n'aurez pas le prix.

DUFLOT.

Et pourquoi cela ?... C'est une injustice...

BIDARD.

Vous y aviez droit comme actionnaire... mais si vous placez vos actions, le prix de folie revient à vos acquéreurs... Ah ! ça, il y en aura donc toujours des actionnaires ?

DUFLOT.

Heureusement !...

Race d'Agamemnon qui ne finit jamais.

AIR : *Du Ferre.*

L'étonnante fertilité
 Non, rien ne pourra la détruire !
 C'est incroyable, en vérité,
 Combien la France en peut produire :
 Sur les terrains les plus mauvais,
 Où ne viendraient pas des bruyères,
 Semez de la graine de niais,
 Il pousse des actionnaires. (Il sort.)

SCÈNE IV.

BIDARD, seul.

Il est plus malin que je n'aurais cru ! O actionnaires ! actionnaires ! quelle famille !... Les messageries sans voyageurs, les ponts qui cassent, les théâtres qui ferment, les journaux qu'on ne lit pas, rien ne pourra donc vous ouvrir les yeux ! O actionnaires que vous êtes... allez...

SCÈNE V.

M^{me} PHILIBERT, BIDARD.

(Un domestique porte derrière elle de vieilles ferrailles et des morceaux de meubles antiques.)

M^{me} PHILIBERT.AIR : *J'arrose, j'arrose. (De Jenny.)*

L'antique,
 Et surtout le gothique,
 Voilà mon goût, je ris de la critique ;
 L'antique,
 Et surtout le gothique,
 Lui seul me plaît ;
 S'il n'est vieux tout est laid.

Arrière les bruyantes salles
 Dont je crains les glissans planchers ;

Vivent les vieilles cathédrales,
Les ogives, les hauts clochers;
Heureuse quand j'ai regardé
Un vieux donjon tout lézardé !

Aussi, oui, oui...

L'antique, etc.

BIDARD.

Madame, qui peut me procurer l'honneur?...

M^{me} PHILIBERT.

Monsieur, je viens concourir pour le prix de folie. C'est dans mes salons qu'ont pris naissance les bals historiques; oh! quel plaisir c'était de voir danser les règnes et valser les époques... Ce bariolage de couleurs, ce salmigondis d'armes, de casques, de manteaux, ces écuyers, ces seigneurs, ces varlets, ces reines, ces châtelaines, et ces petits pages surtout... Un soir... je me pris de passion pour l'un d'entre eux. Il était si beau... sa trousse était si courte... son chaperon si gracieux, sa poulaine si allongée!... je rêvai de lui toute la nuit. Le lendemain il vint me voir; mais il portait un habit, des bottes, un pantalon... le charme cessa... Oh! je suis née trop tard... trop tard de plusieurs siècles.

BIDARD.

Je vous avoue, Madame, que je vous aime mieux comme vous êtes... le jeunessc a bien son charme.

M^{me} PHILIBERT.

Fi donc! Monsieur... fi donc! peut-on être de son époque... peut-on vivre avec les choses de son temps? Eh! Monsieur, la renaissance, cela donne une seconde vie... Si vous parcouriez mon appartement? si vous connaissiez mon ameublement? Ici... une vieille armoire, avec les sculptures les plus originales... là, un fauteuil sur lequel vous n'osez pas vous asseoir, tant les coussins respirent la vétusté... Dans mon salon des chaises, des sofas, des glaces, des flambeaux du XIV^e, du XIII^e, du XII^e siècles... et j'ai respecté la poussière dont tout cela est couvert.

BIDARD.

Ça doit être propre.

M^{me} PHILIBERT.

Dans mon boudoir des faisceaux d'armes, des casques, des flèches empoisonnées, des yatagans.

BIDARD.

Tout cela dans un boudoir?... Je conçois que cela inspire l'amour.

M^{me} PHILIBERT.

Ah! Monsieur, ma vie se passe, là, pleine de volupté. Mes compagnons, mes amies, vont chez Simon, chez Burty, chez Céliane... c'est là que l'or s'échappe de leurs mains; moi, je ne connais que les marchands de bric à brac.

BIDARD.

Je devine alors que tous ces objets qui vous suivent...

M^{me} PHILIBERT.

Sont des étrennes que je me suis données. (*Montrant ce que porte le domestique.*)

AIR : *Du major Palmer.*

Voyez ces bronzes antiques,
Ces débris des anciens temps;
Diriez-vous que ces reliques
N'ont coûté qu'un mille francs?
Sur ces médailles peut-être
Un savant aux yeux de lynx
Pourra bientôt reconnaître...

BIDARD, *à part.*

Que ce sont de vieux schelings.

M^{me} PHILIBERT.

Ce casque plein de poussière
Couvrit le front d'Attila.

BIDARD, *à part.*

Je reconnais sa crinière,
C'est un casque d'opéra.

M^{me} PHILIBERT.

Et la lance encore sanglante
De cet antique poignard!

BIDARD, *à part.*

Hélas! c'est l'arme innocente
D'un tyran du boulevard.

M^{me} PHILIBERT.

Voici la noble tunique
Du grand vainqueur de Xercès.

BIDARD, *à part.*

Bon! la méprise est unique
C'est un jupon d'Écossais.

M^{me} PHILIBERT.

Et cette urne sépulcrale
Sort du tombeau de Tarquin.

BIDARD, *lisant au-dessous.*

Manufacture royale
De Sèvres : dix-huit cent vingt.

M^{me} PHILIBERT.

Adieu, Monsieur, il faut que je passe à la Bibliothèque
pour prendre le croquis de Jeanne-la-Folle que je veux représen-
ter cet hiver.

BIDARD.

Cela vous ira à merveille... mais nous allons donc reprendre
de plus belle?

M^{me} PHILIBERT.

Sans doute ! et cette année ce sera une fureur... le Directeur
de l'Opéra s'en mêle... ses bals achèveront de mettre tout le
monde en train.

AIR : *De l'Artiste.*

Pour écouter un maître
Parfois bien ennuyeux
Jadis il fallait être
Exact et studieux.
Maintenant quelle gloire !
La jeunesse pourra
Faire son cours d'histoire
Au bal de l'Opéra.

On change de méthode,
C'est un bienfait du ciel ;
On le maître à la mode
C'est monsieur Duponchel ;
Homme couvert de gloire,
Qu'à tort on enterra,
Tu vivras dans l'histoire...
Des bals de l'Opéra.

Adieu, Monsieur..

L'antique, etc.

SCÈNE VI.

BIDARD, *seul*.

Messieurs... et chers collègues.... si cette petite femme-là n'obtient pas le prix... je vous déclare franchement que je donne ma démission...

SCÈNE VII.

BIDARD, CLICHET.

CLICHET.

(Sa redingote, son pantalon et son gilet sont couverts de gravures et d'impressions ; il porte sur la tête une cathédrale gothique.)

Aria : *Les Gueux.*

Sur bois (*bis*)
Je mets tout sur bois
Pour huit sous par mois
Tout est sur bois.

Depuis l'homme de finance
Jusqu'au dernier marmiton,
A chacun j'vends d'la science
A deux sous la livraison.

Sur bois, etc.

BIDARD.

Ah ! ça, Monsieur, qui êtes-vous pour entrer ainsi de propos délibéré ?

CLICHET.

Je suis Clichet... graveur sur bois. Je passe partout, mon gros père... J'ai mes entrées dans le palais des grands, dans le salon du bourgeois, dans l'atelier de l'artisan, dans la bicoque du pauvre. C'est moi qui ai ouvert le robinet de la science... Il faut que tout le monde y boive... Je suis l'entrepreneur de tout ce qu'il y a de plus pittoresque au monde... Magasins pittoresques, Musées pittoresques, Albums pittoresques, France pittoresque... Le pays, mon cher ami, tourne au pittoresque... c'est une rage, c'est une maladie... Nous avons eu la Grippe, nous avons eu le Choléra... nous avons maintenant le Pitto-

resque... c'est un fléau comme un autre... Nous mettons sur bois tout ce qui nous passe par la tête... règne animal, règne végétal, règne minéral... les hommes, les plantes, les pierres... Nous y mettrions le diable, si nous pouvions nous procurer son portrait... quand même il ne serait pas ressemblant!...

BIDARD.

Mais votre entreprise me semble d'une folie assez bien conditionnée.

CLICHET,

Et fort commode surtout... Un goutteux, un paralytique, un cul-de-jatte peuvent faire le tour du monde sans quitter leur fauteuil... Tout se porte à domicile, grâce à nos Magasins pittoresques.

AIR : *Ces Postillons.*

Tout à présent sans peine se transporte.
 A domicile on peut avoir, mon vieux,
 Un bain tout chaud qui frappe à votre porte;
 Ou des concerts qu'on dit mélodieux,
 Ou des bouillons qu'on dit délicieux.
 Voyant qu'ainsi chez nous tout s'porte en ville,
 Je perfection' l'art des déplacemens,
 Et, plus hardi, je veux à domicile
 Porter les monumens.

BIDARD.

C'est fort ingénieux.

CLICHET.

Et pas cher!... Il faudrait ne pas avoir deux sous dans sa poche... c'est le cas de le dire... pour se priver du plaisir d'être mon abonné... Prenez connaissance de ma dernière livraison.

BIDARD.

Ce costume est en effet très-pittoresque.

CLICHET,

Ce n'est rien en comparaison de ma livraison prochaine. Voyez ce bras de mer... et ce château du temps de Charles V dans la Manche... Cette belle plante-M... au pied... le pont de Kehl... dans le Bas-Rhin... et cette vieille ruine dans le pays basque... Il y a eu cette année une éruption de pierres de taille... en voici des échantillons... Ahé! ahé! par ici l'Etoile...

BIDARD.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

(L'Arc-de-triomphe de l'Étoile arrive sur l'air : *Veillons au salut de l'Empire.*)

CLICHET.

Ceci est l'arc-de-triomphe de l'Étoile... on lui a donné ce nom grotesque dans des temps reculés.

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

Ma parol' je n'sais pas du tout
Pourquoi de c'nom on le décore,
Quand l'triomp' nous suivait partout,
L'arc n'était pas construit encore.
C'est comme un guignon inouï,
Comme un fait exprès, comm' un' banque;
Maintenant que l'arc est fini,
C'est le triomphe qui nous manque.

BIDARD.

Qu'est-ce que c'est donc que ce bouquet ?

CLICHET.

Eh bien ! c'est son bouquet de noce.

BIDARD.

Ah ! l'Arc-de-triomphe se marie ?...

CLICHET.

Il épouse sa cousine la Madelaine.

(Pendant ce temps, l'Arc-de-triomphe a été offrir la main à la Madelaine qui entre d'un air modeste... Elle est coiffée d'un bouquet nuptial.)

CLICHET.

C'est un mariage de convenance... Ils ont essuyé les mêmes vicissitudes... et ils veulent finir ensemble leur carrière...

BIDARD.

Mais, je ne me trompe pas... c'est le Temple de la Gloire...

CLICHET.

Temple de la Gloire, église de la Madelaine, c'est la même chose... le nom ne fait rien à l'affaire...

AIR : *L'Univers fléchit sous ma loi.*

Un nom plus saint pris au calendrier
A remplacé le beau nom de la Gloire ;
Contre cela pourquoi se récrier ?
Ce changement, c'est de l'histoire,

Ce nouveau nom, loin de le censurer,
Moi je l'approuve, et le dis avec peine;
Puisqu'elle n'a plus qu'à pleurer
Chez nous la Gloire est une Madelaine.

BIDARD (*à part*).

Ce magasin pittoresque me semble d'un caractère un peu noir... (*haut*) Est-ce que vous bornerez là vos publications de la semaine?

CLICHET.

Pas du tout... Je donne aussi à mes abonnés le monument de la Bastille... Le voilà sous vos yeux...

BIDARD.

Où ça?

CLICHET.

Là!

BIDARD.

Où ça, là?... Je ne vois rien.

CLICHET.

Eh bien! c'est ça... Vous seriez bien malin si vous voyiez quelque chose... puisque ceux qui l'attendent depuis trois ans ne l'ont pas encore vu... c'est comme un sort jeté sur cette place-là... on y sème des éléphants, on y sème des obélisques... et il y vient... quoi! des coucous!...

BIDARD.

C'est fort drôle!...

CLICHET (*se tapant sur le front*.)

Coucou!... Voilà un article et une vignette pour mon prochain numéro.

AIR : *Les Gueux*

Sur bois (*bis*)

Je mets tout sur bois,
Pour huit sous par mois
Tout est sur bois.

On ne grave plus sur cuivre,
L'genre est tout-à-fait tombé,
Aussi voyez plus d'un livre...
Ça brille, et puis c'est flambé.

Sur bois (*bis*).

J'veux mettre dans mon ouvrage
 Maint écrivain colossal...
 Et comme il n'faut pas qu'f'image
 Dur' plus que l'original,

Sur bois, etc.

Accourez, jeunes lingères,
 Modist's, qui n'redoutez rien,
 V'nez, vos vertus éphémères,
 En moi trouv'nt un historien.

Sur bois, etc.

(*Il sort avec les deux monumens*).

BIDARD seul.

Messieurs, je ne veux pas influencer votre jugement... mais je crois que nous devons noter celui-là.

Quel est donc ce tapage?... Ah! bon Dieu, des hommes qui disputent!...

SCÈNE VIII.

BIDARD, BERTOLETTO, MAESTRO.

BIDARD.

Qu'avez-vous donc, Messieurs?...

BERTOLETTO.

Moussu le président! moussu le président, zév iens vi demander zoustice et la couronne qu'il est promise.

MAESTRO.

C'est moi que ze souis le piou fou.

BERTOLETTO.

No l'escoutate! C'est oun autre sarlatan qu'il voulait espé-couler la crédoulité et me couper les herbes sous les pieds; ma la postérité il est point faite pour lui.

MAESTRO.

C'est oun couistre! c'est oun couistre!... et voilà..

BIDARD.

Messieurs! messieurs, pas d'injures, je vous prie. Qui êtes-vous?...

BERTOLETTO.

Ze souis attassé à l'instruccion poublique.

BIDARD.

Un professeur? Prenez la peine de vous asseoir. (*Il lui apporte une chaise.*)

BERTOLETTO.

Ze me livre à l'éducation des pouces.

BIDARD, *interdit.*

Des pouces?

BERTOLETTO.

Des pouces! Ces petits animaux, comme vi êtes susceptible et moi aussi d'en contracter avec les siens et les sats qu'il en possèdent, les sers animaux, par milliers, de millions de milliards.

BIDARD.

Des puces! je comprends...

MAESTRO.

Et moi, zé vi assure que c'est ouin ignorant, ouin homme qui ne sait pas ce que c'est d'oune puce.

BERTOLETTO.

Tais-toi, roquet, être vil et même plat dans ton sarlatanisme.

BIDARD.

Voyons, messieurs, voyons, j'ai entendu parler de votre piquante et agréable industrie, et je me ferai un devoir de la seconder de tout mon zèle.

BERTOLETTO.

Il faut que vi veniez voir travailler mes pensionnaires...

BIDARD...

J'aime mieux vous croire que d'y aller voir.

ATR : *On dit que je suis sans malice.*

Un' réputation colossale
 Attir' le public dans un' salle,
 Et souvent on se voit dupé,
 Par l'acteur on est attrapé!
 Mais chez vous c'est tout le contraire,
 Loin d'avoir ma crainte ordinaire,
 J'avotrai que toute ma peur
 Serait d'attraper quelqu' acteur.

MAESTRO.

Bien fait! très-bien fait!

BERTOLETTO.

Homme de pou... ze te méprise comme oune insecte sans éducation.

MAESTRO.

Je te traînerai, toi et tes volatiles devant la police courrectionnelle... et nous verrons.

BIDARD.

Je devine qu'il y a entre vous rivalité de métier... Nous arrangerons cela. La concurrence est la mère de l'émulation.

BERTOLETTO.

Moi, rival de cette saltimbanque! moi que ze me livre depuis l'azze de douze ans et demi à l'éducation d'oune espèce malhorosement trop po appréciée! La pouce il est l'amie de l'homme... preuve! quand vous avez des pouces, c'est le diable pour vi en débarasser.

BIDARD (*d'un air de doute*).

Votre preuve!... votre preuve!...

BERTOLETTO.

Moi, ze me souis dit... Voyons, Bertoletto, voyons mon ami, tou as de zénie; il faut réhabiliter des petits êtres qui sont faits per orner la soziété...

MAESTRO.

Affrous escamotour... zoueur de gobelets que tou es, va!

BIDARD.

Mais comment diable faites-vous?

BERTOLETTO.

Rien de piou simple. Vi prenez oune ponce... oune pouce zeune et sans expérience... avant l'aze où les passions se développent. Oh! si vi prenez oune pouce vieille, il n'y a rien à faire... C'est entété, c'est rétif... et vous vi vous donnez de peine per Sa Mazesté le Roi de Pouce... de Prousse... Alors... vous la prenez dans vos doigts... et pas de coups... oh! zamais de coups... les moyens de persouazion, la douceur... le système de Jean-Jacques Rousseau pur... qu'il était mia foi oune lapin bien recommandable per l'éducation de la zounesse... Oune fois que l'intellizence de votre élève il est bien ouverte,

oune fois que la puce il comprend le bienfait dont il est l'objet, vous attaquez les qualités morales... Vous lui mettez oune selle, des étriers, oune bride, et vous lui flanquez sur le dos... qui?... Wellington... à califourzon.

BIDARD.

Sur une puce? J'aurais mieux aimé un autre grand homme.

BERTOLETTO.

Ah! c'est qu'il faut proportionner le zénie dou cavalier à la force de la monture (ma ze vi prie de ne pas me parler politique)... Ze veux qu'avant oun an d'ici mes pouces écrivent des româns, et fassent des livres historiques.

BIDARD.

Et si elles ne réussissent pas?

BERTOLETTO.

Il n'y a pas de sot métier, elles feront des protocoles.

MAESTRO.

Ah! c'est trop fort... à mon tour à présent... Ze vi dénonce.. Vos pouces sont des pouces falsifiées... Ils sont des pouces de siens.

BERTOLETTO.

Des pouces de siens, des pouce de siens?... (*changeant subitement de ton.*) Eh bien, oui, ils sont des pouces de siens; mais ils deviennent des pouces d'homme par l'éducazion... Ze le nourris de mon sang, voyez oun pou mon bras... Ze leur zy donne là la table et le lozement. Ze souis comme le pélican qu'il nourrit sa famille avec sa soubstance personnelle.

MAESTRO.

Et moi, voyez oun po lequel qu'il fait le piou de sacrifices per ses artistes. (*A chaque mouvement des deux Italiens Bidard se recule.*) Les miennes sont des pouces d'hommes venues au monde sur d'hommes, et les siennes....

BERTOLETTO.

Vi êtes un imbécile.

MAESTRO.

Un imbécile!... (*Il s'avance vers Bertoletto.*)

BIDARD.

Messieurs, de grâce! Je ne suis pas un homme à préjugés.... Les privilèges de naissance ne sont rien à mes yeux.... Que

vos puces soient nées sur un procureur ou sur un chien d'arrêt, c'est la même chose à mes yeux ; le mérite fait tout. Toutes les puces sont égales devant la loi.

BERTOLETTO.

Brave homme ! ze veux confondre l'impostoure... (*Il tire une petite boîte de sa poche*). Z'ai là soixante et douze pouces.... Je vais les lâcher sur vous et les faire travailler.

BIDARD.

Du tout!... du tout!... Arrêtez.... Je vous défends de faire manœuvrer ici vos demoiselles.

BERTOLETTO.

Par oubéissance ze n'en ferai rien ; mais ze veux que votre académie se prononce. Ze propose ouu douel.

MAESTRO.

J'accepte.

BIDARD (*à part*).

Ils vont se battre à présent.

MAESTRO.

Ouu douel entre ma piou petite puce et oune puce d'élite de ce zongleur.

BERTOLETTO,

Bravo ! La mienne sera armée de pied en cap, avec lance, épée, poignard, masse d'armes et tout le diable et son train.

MAESTRO.

Moi, la mienne combattra noue.... comme la puce spartiate.

AIR : des Chemins de Fer.

ENSEMBLE. { Choisissons deux puces guerrières,
Et dans ce tournoi nouveau
Il faut qu'un des deux adversaires
Il reste sur le carreau.

BIDARD.

Le prix... à qui faut-il qu'je l'donne ?
A tous deux j'voudrais l'adjuger ;
Mais par malheur une couronne
Est trop p'tit' pour se partager.

Reprise. (*Ils se dirigent chacun d'un côté,*)

SCÈNE IX.

BIDARD *seul.*

Des puces travailleuses!... Où l'industrie va-t-elle se nicher?
Des puces travailler du matin au soir comme des ouvriers!...
Tout est renversé dans ce malheureux siècle. C'est à ne pas s'y
reconnaître, car enfin le travail n'a pas été inventé pour les
puces.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

C'était l'privilé^g des fabriques,
Et v'la qu'nos fabricans flaneurs
Semblent céder leurs droit antiques
A ces insectes travailleurs.
Tout est donc changé dans nos mœurs?
J'approuv' vraiment ceux qui nous raillent,
Chez nous n'est-il pas triste, hélas!
Que ce soient les puc's qui travaillent
Et le commerc' qui s'crois' les bras!

Qu'est-ce que je vous disais, mes chers collègues, que la
concurrence serait grande !

SCÈNE X.

BIDARD, PLUSIEURS GARÇONS BOULANGERS, TAILLEURS,
CLOUTIERS, ETC.AIR : *Des Enragés.*

ENSEMBLE. { Du courage, (*bis*)
Nous avons quitté l'ouvrage.
Du courage, (*bis*)
F'sons les fous,
Amusons-nous.

BIDARD.

Ah! qu'est-ce que c'est que cette légion de gamins? Est-ce
qu'il y a congé aux écoles?

LE CLOUTIER.

Non ; il y a congé dans les ateliers.... Et nous nous en don-
nons de la bamboche. En avant les ouvriers! ça va être tous
les jours dimanche.

BIDARD.

Une coalition d'ouvriers!... Mes braves garçons, je ne peux pas vous recevoir... et je suis fâché qu'on vous ait ouvert... Ce n'est point une lutte politique.

LE CLOUTIER.

Qu'est-ce qui vous parle de politique? Croyez-vous que ces bottiers vont vous faire de la politique à propos de bottes? Et nous, pauvres cloutiers, on nous accuse d'un tas de choses.... J'dis à ça que c'est une indignité....

AIR : *Je fais la table et la chanson.* (De maître Adam.)

Dans ce monde où tout se résume
Plus par la forc' que par les lois,
Battant... battu... faut être enclume
Ou bien marteau... pas d'autre choix!
En nous on n'veut pas voir des hommes;
Faim et misèr' v'là nos étaux;
Pauvres enclumes que nous sommes,
Nous trouvons partout des marteaux.

BIDARD.

Je suis content de vous, mes petits gamins.... Vous ne m'avez pas parlé de politique.... Je vous prie de recevoir l'hommage de ma satisfaction.... Et vous, mon brave chandelier?

LE CHANDELIER.

Voilà mon opinion.... Je ne veux plus travailler à la chandelle.

BIDARD.

Quoi! vous abjurez votre profession?

LE CHANDELIER.

Vous ne me comprenez pas.... (*A part*). Il est très-bête cet homme-là.... (*Haut*). Je vous dis que je ne veux plus travailler le soir.

BIDARD.

Ah! expliquez-vous? Si vous me faites des calembourgs, je n'y répondrai pas.

LE CHANDELIER.

AIR : *Où va se nicher la constance.*

Mais pour qui nous prend-on vraiment?
C'est une farce bien cruelle!

Quand nos maîtres ont d'agrément,
 C'est nous qui tenons la chandelle;
 On méprise les ouvriers,
 Voilà pourquoi nous somm's revêches,
 Qu'on nous trait' comm' des chandeliers
 Qu'on n'nous trait' plus comm' des bobêches.

(*Les ouvriers reprennent ensemble le dernier vers.*)

BIDARD.

Vous ne m'avez pas non plus parlé politique, mon petit futé... je vous prie de recevoir le témoignage sincère de ma reconnaissance.

LE TAILLEUR.

Nous autres, mon gros, vous voyez qui nous sommes... je vas vous dire nos griefs. Voilà ce qui nous arrive.

AIR: *Le choix que fait tout le village.*

Pour nous donner un' culot' le dimanche
 Nous mettons nos poch's à l'envers;
 Nous n'avons pas la polic' dans not' manch',
 Voilà la caus' de nos revers;
 Elle a pour nous des procédés fantasques,
 Mais pour que l'guignon soit complet,
 Quand nous avons couru comme des Basques,
 Crac, on nous empoigne au collet.

(*Ils reprennent ensemble les deux derniers vers.*)

BIDARD.

Vous venez, mon cher ami, de me régaler d'une collection de coqs-à-l'âne excessivement recommandable... mais vous ne m'avez pas parlé politique... vous vous en êtes abstenu... je vous prie d'agrèer l'expression de ma vive gratitude.

LE MITRON.

Moi, mon vieux... je suis dans le pétrin... j'établis... c'est-à-dire j'établissais pain de munition, pain de ménage, pain d'orge, pain à café, pain de gruau; bref tous les pains, excepté le pain d'épice.

BIDARD.

Et le pain à cacheter qui ne rentre pas dans le domaine de la boulangerie.

LE MITRON, *lui tapant sur le ventre.*

Et le pain de sucre... Ah! enfoncé, mon gros farceur! Alors donc... je me suis dit: Faut faire comme les autres, et je m'ai

coalisé!... tiens!... parce qu'enfin... dans ce monde... les
grands et les petits... Eh? vive l'Empereur!

BIDARD.

Ah! mais, dites donc, vous me parlez politique...

LE MITRON.

De quoi? de quoi? oh! c'te tête! Est-il farouche celui-là!...
Et puis d'ailleurs, c'est la mode générale...

Air de valse.

Tout se coalise,
Tailleurs, boulangers et maçons;
Prenons pour devise
Vivent les bons garçons!

Ne trouve-t-on pas
A chaque pas
Des fabricans,
Des charlatans,
Des intrigans
Qui s'associent,
Et qui nous scient,
Pour avoir des voix,
Voter des lois,
Et pour obtenir des emplois,
Des fournitures,
Et surtout pour des sinécures?

Tout se coalise, etc.

Fillettes, hélas!
Comment ne pas
Fair' de faux pas,
Quant à chaque coin,
De près, de loin
Maint coalisé vous abuse?
Mais plus tard vient le jour
Où l'amour
Vous coalise à votre tour
Et sait vous fournir en retour
Plus d'une ruse.

Tout se coalise, etc.

Mais si l'étranger
Sourd au danger,
Osait songer
A partager
A ravager
Notre patrie
Si chérie,
Malgré les partis,
Tous réunis,

Chez nous alors plus d'ennemis,
La France n'a plus que des fils
Quand elle crie :

Qu'on se coalise, etc.

(Tous les garçons sortent en répétant le refrain.)

BIDARD, seul.

Ils ne m'ont pas dit un mot de politique, je leur fais mes complimens les plus sincères... que diable! s'ils n'ont pas d'ouvrage, qu'ils ne restent jamais sans rien faire; s'ils n'ont pas de pain, qu'ils mangent des brioches; s'ils n'ont pas de chemise, qu'ils y mettent des jabots; s'ils n'ont pas de souliers, qu'ils mettent des escarpins; s'ils n'ont pas le nécessaire, qu'ils mettent le superflu à la caisse d'épargne... voilà la doctrine des grands économistes.

SCÈNE XI.

BIDARD, LE VAUDEVILLE.

(L'orchestre joue l'air de la Boulangère, le Vaudeville arrive gaiement, vêtu en marquis).

BIDARD.

Qui êtes-vous, M. le marquis?

LE VAUDEVILLE.

Je suis un des prétendans au prix de folie, celui qui peut-être y a le plus de droits. Je suis le Vaudeville, le Vaudeville français, l'année dernière moyen-âge, cette année-ci Régence et Louis XV. Déserteur du flonflon, je ne suis ni drame, ni tragédie, car je chante; je ne suis ni vaudeville ni comédie, car je pleure; Beaumarchais, Lachaussée, Mercier ne me connaissent pas; Favard, Panard et Lesage ne me reconnaîtraient plus. Vous voyez, M. le président, que je puis entrer en concurrence.

AIR : De la Boulangère.

Jusqu'au ton noble et solennel
Je sais monter mon style,
Puis je r'prends l'idiom' naturel
En gaité plus fertile;
Mon temple est la Tour de Babel;
Je suis le Vaudeville
Actuel,
Je suis le Vaudeville.

Je lance plus d'un trait piquant
 Qui va courir la ville;
 Mieux vaut un vaudevill' méchant
 Qu'un méchant vaudeville;
 Beaucoup d'malic', mais pas de fiel,
 Voilà le Vaudeville
 Actuel,
 Voilà le Vaudeville.

BIDARD.

Pas de fiel, pas de fiel, ceci est une question.... Mais je vous admetts, car je vous crois un peu fou.

LE VAUDEVILLE.

Qui ne l'est pas par le temps qui court? Mieux vaut encore la folie que la sottise; du moins ce n'est pas incurable.

BIDARD.

Ecoutez, M. le marquis....

LE VAUDEVILLE.

Je vous écoute, M. le président.

BIDARD.

Vous avez des ennemis.

LE VAUDEVILLE.

C'est le sort de tous ceux qui réussissent.

BIDARD.

Vous faites trop d'épigrammes.

LE VAUDEVILLE.

C'est mon état.

BIDARD.

Mais pourquoi diable vous attacher toujours au même héros? Que vous a fait ce pauvre Richelieu pour le mettre ainsi à toutes les sauces?

LE VAUDEVILLE.

Ah! je ne l'ai pas mis à la sauce piquante.

BIDARD.

AIR : *Partie et Revanche.*

A ce grand homme, à sa mémoire
 Vous imposez de bien pesans fardeaux,
 Il n'est point de conte ou d'histoire
 Que vous n'lui mettiez sur le dos.

LE VAUDEVILLE.

C'est mon idol', mon man'quin, mon héros;
 On en rira jusqu'à Montmartre;
 Bientôt, hélas! débaptisant ce lieu,
 Je crois vraiment qu'la rue d'Chartre
 S'appell'ra la rue d'Richelieu.

BIDARD.

Ah ça! mais vous vous battez vous-même après avoir battu
 tout le monde.

LE VAUDEVILLE.

Et de tout temps le Vaudeville n'a-t-il pas été l'avocat-
 général de la critique? N'a-t-il pas toujours eu le droit de
 traduire amis et ennemis devant le grand jury de la Saint-
 Sylvestre; de leur décerner le laurier du succès ou le chardon
 de la chute? Et je laisserais périr dans mes mains ce joyeux
 privilège? Allons donc!

BIDARD *voulant le calmer.*

M. le marquis! M. le marquis!

LE VAUDEVILLE.

Vieux sot!

BIDARD *piqué.*

Voilà un mot....

LE VAUDEVILLE *remontant la scène.*

Je suis le Vaudeville; je ne suis bon que quand je suis franc....
 et si je plais, qu'importe le reste?

AIR : *De Doche.*

Que la critiqu' se déchaine;
 Arrière, cerveaux fiévreux!
 Tous les gen's sont bons en scène
 Hormis le genre ennuyeux.
 J'mets mes rivaux à leur aise;
 Je leur laisse sans regret
 Cett' gaité... dite française,
 Qui sent trop le cabaret.
 Si le Vaud'ville est en hausse
 C'est qu'dès long-temps il comprit
 Qu'la gaité, même un peu fausse,
 Ne doit pas bannir l'esprit.
 Ma méthode est la meilleure,
 Car bien souvent on l'a dit,
 On n'baïlle pas quand on pleure,
 On n'siffle pas quand on rit.
 Soyons gais jusqu'au délire,

Ou touchans jusqu'aux sanglots.
 Ne fair' ni pleurer ni rire
 C'est le plus triste des lots.
 Très-gais ou très-pathétiques
 Ne sortons pas d'la, morbleu !
 Pour les succès dramatiques
 Il n'est pas d'juste milieu.
 D'un feuilleton trop austère
 Comm' d'autres souvent j'ai ri ;
 Mais je vois dans le parterre
 Mon infaillible jury,
 Sans récuser un seul membre,
 J'mets *Chaponnel* au cercueil,
 J'lui donn' même un' *rob' de chambre*
 Pour lui servir de linceul.
 Peu m'importent les culbutes !
 Tout théâtre a son verglas.
 On guérit de bien des chûtes
 Avec le *Duel* et *Faublas*.
 Si le parterre s'obstine,
 Moi pour me mettre à couvert,
 J'appelle ma *Léontine*
 Au secours de *Jean de Vert*.
 Oui, quand un' pièce succombe
 Je sais, général prudent,
 Remplacer l'soldat qui tombe
 Par un soldat plus vaillant.
 Pour que la gaité r'vienn' vite
 Au spectateur attendri,
 Ma grotesque *Marguerite*
 Sêch' les pleurs de *Dubarry*.
 Pilot' d'une barque légère,
 Mes soins n'sront pas superflus ;
 En fait de succès j'espère
 Dire souvent : *Un de plus*.
 Enfin malgré la satire,
 A mon public protecteur,
 J'entendrai souvent redire :
C'est encore du Bonheur.
 Que la critiqu' se déchaîne,
 Arrière cerveaux fiévreux !
 Tous les gen's sont bons en scène
 Hormis le genre ennuyeux.

BIDARD.

Décidément le prix lui revient.

(*On entend des voix qui disputent en dehors*).

BIDARD.

Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? Une dame d'une tournure respectable qui est aux prises avec un hideux quadrumane. Arrêtez ! arrêtez l'animal !

LE VAUDEVILLE *riant.*

Ah! ah! ah! L'aventure est plaisante; c'est *Marie Tudor* et *Bertrand* qui se battent. Oh! bien, la lutte ne sera pas longue.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MARIE TUDOR, BERTRAND *en Singe*
avec un habit de cour.

MARIE TUDOR.

Au secours! Au voleur!

BERTRAND.

Allez vous promener.

MARIE TUDOR.

Il croque tout; c'est un indigne!

BERTRAND.

Tout!

MARIE TUDOR.

Partageons au moins.

BERTRAND.

Voyez-vous ça!... (*Il mange des marrons.*)

BIDARD.

Qu'est-ce qu'il avale donc, cet effroyable goulu?

LE VAUDEVILLE.

Des recettes que Marie Tudor voudrait engouffrer.

MARIE TUDOR.

Mais aidez-moi.... Ah! vous êtes des lâches; vous voyez une malheureuse femme qui tombe.... qui tombe de besoin.... et vous ne l'assistez pas.... Ah!....

LE VAUDEVILLE.

Bertrand fait son métier de singe.... Voilà tout.

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.*

Quand vient l'hiver le public casanier
 Ne quitte plus le coin des cheminées ;
 Pour l'arracher aux douceurs du foyer,
 Il faut des pièces bien prônées.
 Journaux, prôneurs... *Tudor* mit tout en jeu.
 Il est sorti ce public... chose étrange,
 Pauvre Marie ! hélas ! voyez un peu,
 Elle a tiré tous les marrons du feu ;
 Et puis c'est *Bertrand* qui les mange.

MARIE TUDOR.

Infâme Vaudeville ! Car je te reconnais à tes méchantes épi-grammes et à ton habit brodé ; je te mangerai....

LE VAUDEVILLE.

Modérez vos transports... Nous ne sommes pas à la Porte-Saint-Martin ici ; on n'avale personne. Ah ! il est passé, ma commère, le temps où les grands de la scène lançaient un regard de dédain sur ceux qu'ils appellent les petits. Ce Théâtre-Français, si délabré, si abandonné, qui succombait sous le poids de leur génie, qui donc l'a relevé ? Qui donc a ramené la foule dans le temple de la bonne comédie ?.. (*Avec enthousiasme.*) Je le dis avec joie, avec orgueil, c'est un vaudevilliste !!

AIR : *Aux temps heureux de la chevalerie.*

Que chaque soir un public idolâtre
 Vienne gaiment l'applaudir aux Français ;
 Moi j'en suis fier aussi, car mon théâtre
 Tendit la main à ses premiers essais.
 Lorsque jadis un maréchal d'empire
 Passait devant eux noblement,
 Les vieux soldats étaient heureux de dire :
 Celui-là sort du régiment.

(*Un roulement de tonnerre ; Marie Tudor entre dans une trappe ; un poteau s'élève sur l'endroit où elle s'est enfoncée, et on lit : Angèle.*)

BIDARD.

Ah ! mon Dieu ! un tremblement de terre !

LE VAUDEVILLE.

Non, c'est Angèle qui a enfoncé Marie Tudor.

LE VAUDEVILLE *à la cantonnade.*

A ton tour ! Approche, roi de la décoration et de la musique, véritable requin de la recette.... approche.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, UN CHEF DE PELOTON DE L'OPÉRA.

BIDARD.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE VAUDEVILLE.

Un chef de peloton de l'Opéra.

BIDARD.

Mais dites-moi, redoutable guerrière, pourquoi n'avez-vous pas amené avec vous votre armée... votre jeune garde?... car je suppose qu'elle est jeune....

LE VAUDEVILLE.

C'est bien mêlé.... Mais je me suis opposé à cette comparaison.... Je ne veux point singer plus fort que moi.... J'ai craint d'être écrasé par le ridicule.... Je me suis contenté d'un échantillon....

BIDARD.

Et je vois que vous avez choisi.... Mais du moins il fallait me présenter l'enfant chéri du public.

LE CHEF.

Impossible!... On ne prête pas de pareils bijoux.... ils sont trop précieux.

LE VAUDEVILLE.

Précieux!... Oh! oui....

Air : *Reviens à moi.*

Charme long-temps nos regards éblouis,
Toi que l'encens doit avoir enivrée,
Taglioni! renonce à ton pays,
Ange tombé de l'empyrée.
A ta décence, à tes pas gracieux,
Toujours on craint, ô sylphide légère,
Qu'en effleurant si doucement la terre,
Tu ne remontes vers les cieux.

(Grand son de trompette; tous les personnages rentrent en scène et s'asseyent pendant la scène du cirque Franconi.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, un cheval de carton amené par deux écuyers.

(Un autre son de trompette pour annoncer le Chinois.)

LE CHINOIS, *entre, salue le public et se place sur son cheval; il fait plusieurs tours sur le théâtre; ensuite on apporte un tonneau garni de papier qu'il traverse avec son cheval.*

UN ÉCUYER.

Récitatif.

A toi cheval, de Normandie,
Un cheval hollandais adresse ce cartel,
Et par ma voix il te défie
Non dans un vain tournoi, mais au combat mortel.

LE CHINOIS.

Ah! le ciel qui m'exauce à sa perte l'entraîne,
Cheval des Pays-Bas,
Il m'ose défier? Voici, voici l'arène,
Et Loisset n'y sera pas.

BIDARD.

Ah! je vois ce que c'est... c'est M. Loisset... il s'était emparé de son cirque... c'est un procédé assez cavalier.

(Loisset paraît habillé en amour; combat à outrance entre les deux cirques; Loisset est vaincu; le Chinois le perce de sa lance et traverse le théâtre en l'emportant.)

BIDARD.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines... je les crois fous tous les deux... mais comme on ne peut partager une couronne, ils n'auront rien ni l'un ni l'autre...

LE VAUDEVILLE.

Elle est à moi... je m'en empare.

(*Il prend la couronne qui coiffait Bidard.*)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, UN EMPEREUR ROMAIN.

L'EMPEREUR.

Est-il encore temps?...

Pour quoi ?

BIDARD.

Pour le prix...

L'EMPEREUR.

Qui êtes-vous ?

BIDARD.

L'EMPEREUR.

Je suis l'empereur Vespasien... je suis l'inventeur... *(Il parle bas à Bidard.)*

BIDARD.

Ah!... *(Il parle bas au Vaudeville qui, après avoir poussé le même cri, fait circuler le mot.)*

LE VAUDEVILLE.

En usez-vous? *(Il tire sa tabatière et offre du tabac à Bidard.)*

BIDARD.

Oui, quelquefois.

(Le Vaudeville donne du tabac à tout le monde; tous en prennent en riant aux éclats.)

LE VAUDEVILLE.

Ah! je me déclare battu... voilà incontestablement celui qui mérite le prix de folie de l'année 1833...

(Il place la couronne sur la tête de Vespasien.)

VAUDEVILLE.

BIDARD.

AIR : *Gai, gai, mariez-vous.*

Bon, bon, voilà mon fou,

Qu'on lui donne

Une couronne,

Bon, bon, voilà mon fou,

De Paris jusqu'au Pérou.

Toi qui tournes à tout vent,
Girouett' qui jamais n'te rouilles,
Toi qui toujours t'agenouilles,
Devant tout soleil levant.

Bon, bon, voilà mon fou,

Qu'on lui donne

La couronne,

Bon, bon, voilà mon fou,

Qu'on lui mett' du cuir aux g'noux.

LE CHANDELIER.

Si rêvant l'invasion,
L'étranger, dans sa démente,

Ose menacer la France
 D'un' nouvelle agression.
 Bon, bon, voilà mon fou,
 Qu'on lui donne
 La couronne,
 Bon, bon, voilà mon fou,
 La France a l'épée au clou.

L'EMPEREUR.

Un auteur riche en bravos
 Prétend qu'il est difficile
 De donner un nom au style
 De ses ouvrages nouveaux.
 Bon, bon, voilà mon fou,
 Qu'on lui donne
 La couronne,
 Bon, bon, voilà mon fou,
 C'est le styl' topinambou.

LE CLOUTIER.

Qu'un amoureux à ch'veux blancs
 Prenné un' jeune ménagère,
 Et que, par devant notaire,
 Il reçoit ses doux sermens.
 Bon, bon, voilà mon fou,
 Qu'on lui donne
 La couronne,
 Bon, bon, voilà mon fou,
 Son lien n'est qu'un licou.

BERTRAND.

Virtuose colporteur,
 Croirait-on que dans la ville,
 De concerts à domicile
 Il existe un inventeur!
 Bon, bon, voilà mon fou,
 Qu'on lui donne
 La couronne,
 Bon, bon, voilà mon fou,
 J'aim' mieux l'orgue pour un sou.

LE CHEF DE PELOTON.

J'entends me parler d'amour
 Un vieillard qui me protège,
 Quand sa tendresse m'assiège
 Il exige du retour.
 Bon, bon, voilà mon fou,
 Je lui donne
 La couronne,
 Bon, bon, voilà mon fou,
 J'aime mieux mon sapajou.

LE CHINOIS.

Bernadott' ex-bon enfant
 A bien changé d'caractère.
 Il voudrait nous fair' la guerre
 Pour un vaud'ville innocent.
 Bon, bon, voilà mon fou,
 Je lui donne
 La couronne,
 Bon, bon, voilà mon fou,
 J' l'aimais bien mieux *tourlourou*.

LE MITRON.

L'Autocrate et ses soldats
 Sur not' nez, l'diable m'emporte,
 Voudraient enfoncer la Porte....
 Ah! que non pas, Nicolas!
 Bon, bon, voilà mon fou,
 Je lui donne
 La couronne,
 Bon, bon, voilà mon fou,
 Sur la Port' mettons l'verrou.

CLICHET.

L'obélisque de granit
 Sur le quai voilà qu'il loge,
 Mais l'architecte patauge
 Afin d'lui trouver un nid.
 Bon, bon, voilà mon fou,
 Qu'on lui donne
 La couronne,
 Bon, bon, voilà mon fou,
 Qu'il le place au *Gros-Caillou*.

LE VAUDEVILLE.

Le Vaud'ville un peu moqueur
 N'a voulu tuer personne,
 Si la pièce n'est pas bonne,
 Dites au moins de l'auteur :
 Bon, bon, voilà mon fou,
 D' sa folie
 Il faut qu'on rie,
 Bon, bon, voilà mon fou,
 Son fouet n'est qu'un joujou.

20 JY 63

FIN.